

LE NOUVEL OBSERVATEUR
24, Rue Royale - VIII^e

8 NOVEMBRE 1967

14 NOVEMBRE 1967



JULIETTE VILLARD DANS « AKARA »
Ils jouent leur vie...

Théâtre

Rêves et cauchemars



ROGER JACQUET
DANS « LE PAIN SEC »
...et leur mort

AKARA ET LE PAIN SEC
de Romain Weingarten
Studio des Champs-Élysées.
IL EST ARRIVÉ
de Miograd Bulatovic
Biennale des Jeunes.

Romain Weingarten n'avait pas plus de vingt ans lorsqu'il écrivit cette pièce à laquelle se réfèrent tous les historiens du théâtre contemporain, en disant finement : « Avant « la Cantatrice chauve », « Akara »... » Rien à voir pourtant avec le théâtre de l'absurde. S'il faut trouver des pères à Weingarten, il faut plutôt chercher du côté des dadaïstes et des surréalistes, guère plus loin du Weingarten de 1948 que nous ne le sommes des premières représentations d'« Akara » applaudies par Henri Michaux et Audiberti. Vingt ans après, il a fallu le succès de « l'Été » — « qui se joue été comme hiver », dit Joyce Mansour — pour que l'on reprenne cette féerie qui, je l'espère, montrera aux jeunes auteurs ce que l'on peut faire en toute liberté, à condition d'être conduit par les voix qui guidaient Alice au pays des merveilles.

Cet homme qui est un chat, cette jeune femme — jouée par l'exquise Juliette Villard — en proie aux cauchemars, ce bébé monstrueux et ces joueurs de cartes qui, à coup de « quintes minettes » et de « framboises », jouent leur vie et leur mort, cette jeune fille qui se dénude et cette énorme grenouille qui saute sur la scène, s'ils appartiennent à l'arsenal des contes de fées et des romans noirs nous apparaissent dans leur fraîcheur première avec une grâce que, de nos jours, je ne connais, au théâtre, qu'à Georges Schehadé. Pendant une heure qui paraît longue tant elle est pleine, nous vivons au rythme du rêve sans qu'il soit besoin de chercher bien loin les symboles et les fantasmes : ils nous sont imposés par la représentation théâtrale même, qui a naturellement trouvé ses acteurs : Michel Subor, Juliette Villard, Maurice Bénichou, Pierre Frag, André Rousselet et tous les autres.

Ils sont nombreux sur la minuscule

scène du Studio et n'y sont pas tout à fait à l'aise. Le décor, très vitrine de mode à la page, d'André Acquart, prend trop de place et le metteur en scène, Daniel Zerki, n'a pas su profiter de cet entassement. Les costumes, sauf ceux, comiques, du gros bébé et de l'énorme « comtesse », auraient pu être plus jolis : Weingarten aurait dû surveiller tout cela de plus près. Malgré ces fautes et l'ajout d'une autre pièce, « le Pain sec », belle en soit mais qui alourdit le spectacle, c'est la meilleure soirée qu'on puisse actuellement passer au théâtre.

L'arrivée de Godot

Les rêves ou les cauchemars de Miograd Bulatovic, écrivain yougoslave et baroque, sont plus réalistes. Il s'est inspiré pourtant d'une autre pièce de théâtre qui, on le savait déjà, avait force de mythe : « En attendant Godot », de Samuel Beckett. Le « il » de « Il est arrivé », c'est Godot en personne. Sur la scène, enfarinés, transformés en personnages de cirque, les deux célèbres clochards, Wladimir et Estragon, plus connus sous les noms de Didi et de Gogo, Pozzo le maître et, tenu en laisse, Lucky l'esclave. Jusqu'au petit garçon inquié-

tant qui, cette fois, vient annoncer que « Godot est arrivé ».

Qui est Godot ? La question a été beaucoup débattue et Beckett lui-même, mais non sans malice, a démenti qu'il s'agissait de Dieu. Pour Bulatovic, Godot est un ouvrier boulanger qui vient combler l'attente des personnages de Beckett en leur apportant le pain, c'est-à-dire les vérités les plus simples, les plus humaines. Déception de toute la troupe qui attendait bien autre chose et met à mort le boulanger. Entre-temps, d'ailleurs, les choses ont changé et, directe allusion au régime communiste, l'esclave est devenu maître et est devenu un épouvantable tyran. Dans ces conditions, qui ne verrait dans le boulanger de Bulatovic, personnage à la Giono, l'apologie de l'homme quelconque ? J'ai bien peur que Bulatovic ne se soit laissé prendre au piège des vérités premières, dont son maître Samuel Beckett s'était tenu, si intelligemment, très éloigné...

Monté en farce par Jorge Lavelli et joué par le théâtre de l'Atelier de Genève, « Il est arrivé » tourne en ce moment en France. C'est à voir, à condition, bien sûr, d'avoir déjà vu « En attendant Godot ».

GUY DUMUR